

critiques sont arrivés à la conclusion qu'en U.R.S.S. il y avait les bases du socialisme mais non le socialisme. Il est très vraisemblable qu'un courant, qu'une tendance a dû se servir de la phrase incriminée de Molotov.

La direction soviétique peut accepter un certain « dégel » dans divers domaines mais elle ne peut admettre que l'esprit critique se développe en dehors de certains cadres. Les successeurs de Staline, plus sensibles que celui-ci au mécontentement général, ont, pour défendre les positions et les privilèges de la bureaucratie, fait quelques concessions, abandonné quelques-uns des plus odieux traits du régime stalinien et donné quelques possibilités d'expression dans des domaines scientifiques et artistiques dangereusement brimés. Nous avons depuis plus de deux ans suivi pas à pas le « dégel » qui s'effectuait, tout en en indiquant les limites. L'intérêt de « l'autocritique » de Molotov, c'est qu'elle indique que la pensée critique ne s'exerce pas seulement dans des domaines limités définis, mais sur une appréciation d'ensemble de la société soviétique. Contester le « réalisme socialiste » en faveur des tendances modernes en matière d'art avait une importance quant aux extensions possibles de telles discussions à d'autres domaines ; mais discuter le « socialisme » existant, n'y voir que les bases du socialisme, c'est soulever tous les problèmes essentiels de la société soviétique : ses inégalités, son absence de démocratie, ses perspectives nationales et internationales, c'est remettre en question tout le passé, les anciennes luttes de tendances et les procès, c'est soumettre à la critique la place et le rôle de la bureaucratie dans la société soviétique.

La bureaucratie sait fort bien que son pouvoir — déjà contesté dans la période d'isolement, de misère et du reflux révolutionnaire, ne pourrait résister longtemps, dans une période aux caractéristiques tout à fait opposées, dès qu'on pourra ouvertement et franchement parler d'elle. La bureaucratie n'a jamais eu une perspective réelle, son seul programme est le *statu quo* dans tous les domaines, et c'est pourquoi elle persistera jusqu'à son dernier souffle à prétendre que le socialisme est déjà réalisé en U.R.S.S. et qu'il s'accommode fort bien de quoi que ce soit qui puisse se passer à l'extérieur... pourvu qu'il ne s'agisse pas de la montée de la révolution.

## OCTOBRE EN MARCHÉ

Mais le *statu quo* craque de toutes parts à l'intérieur du « socialisme dans un seul pays ». Pour la première fois depuis bientôt un quart de siècle, la question des salaires est imposée par les faits, et les faits parlent à l'encontre des inégalités des salaires (encore quelque chose que Staline n'avait pas découvert mais emprunté... à la bourgeoisie), mais vers plus d'égalité, entièrement dans le sens développé par Lénine dans « L'Etat et la révolution », qui y présentait le plafond des salaires supérieurs comme une mesure de lutte contre la bureaucratie. De récents visiteurs en U.R.S.S., comme le correspondant Crankshaw de l'*Observer*, signalent aussi de vives réactions de la jeunesse soviétique contre l'acceptation, la résignation des générations plus âgées, qui ont été largement broyées par le régime stalinien.

La direction s'efforce de trouver une ligne de stabilisation de ses rapports avec les masses soviétiques. Il est probable que le prochain Congrès du P.C. de l'U.R.S.S., convoqué pour le début de 1956, c'est-à-dire un an avant le délai statutaire, sera l'occasion pour cette direction de définir une telle ligne. Mais les efforts des hommes du Kremlin ne peuvent aboutir. En ce 38<sup>e</sup> anniversaire de la Révolution d'Octobre, la bureaucratie voit inscrit sur les murs son manège pharés. La Révolution d'Octobre est passée par des phases contrastant formidablement. Après les années héroïques de la prise du pouvoir et de la guerre civile, où l'initiative des masses se déploya sans limite, il y eut des années tragiques où des travaux gigantesques n'ont été effectués qu'en étouffant la pensée et l'initiative des masses. Et maintenant, celles-ci ont fait entrer la société dans une phase de lutte pour le rétablissement de la démocratie soviétique.

Vive la Révolution d'Octobre !

C. HENRY.

# Combattants de la Révolution vous êtes des "PROVOCATEURS"

De nombreuses organisations de jeunesse appelaient les jeunes à se rassembler le jeudi soir 13 octobre à la Mutualité pour protester contre la guerre en Afrique du Nord. Ni l'U.J.R.F., ni les Jeunesses socialistes (seulement les Etudiants Socialistes) ne devaient participer à cette manifestation. Ces deux organisations s'étaient retirées quelques jours auparavant. L'U.J.R.F. prit d'abord comme prétexte le retrait des Jeunesses Socialistes qui aurait enlevé au meeting son caractère unitaire. Ce prétexte n'était en réalité qu'un mauvais prétexte car il restait les Etudiants Socialistes, les jeunes chrétiens et les jeunes de F.O., les Auberges de la Jeunesse qui représentent de nombreux jeunes gens et jeunes filles. Mais on apprit, quelques jours plus tard, la véritable raison. Parmi les organisateurs du meeting, il y avait des « provocateurs », des éléments « troubles », des « policiers » comme l'écrit Christian Echard dans « L'Humanité ». C'est de ces noms que Christian Echard ose désigner les communistes libertaires et les communistes internationalistes (trotskystes) qui participèrent à la manifestation du carrefour Cluny en réponse à l'interdiction du meeting de la Mutualité sans doute considéré plus dangereux que celui que le P.C.F. pouvait tenir la semaine suivante.

En se retirant d'une manifestation unitaire les membres du P.C.F. dirigeants de l'U.J.R.F., ont pris une très lourde responsabilité. Et ce geste ne fut pas compris ni des militants, ni des sympathisants. Il convient d'ailleurs de féliciter les jeunes syndiqués C.G.T. qui sont restés dans le Comité d'organisation du rassemblement ; ce qui leur a valu un communiqué rageur de l'Union Départementale des Syndicats.

Ainsi, partout il y a des « provocateurs » et surtout à Nantes, à Rouen et à Paris. Comment s'explique ce foisonnement. Les « provocateurs » étaient en nombre à Nantes, à Rouen, dans le 5<sup>e</sup> arrondissement et ailleurs. Ceux que l'on baptise ainsi, ce sont les travailleurs, les soldats, les jeunes que le P.C.F., l'U.J.R.F. et la direction de la C.G.T. désignent par leurs procédés, à la répression de la police.

Les travailleurs et les jeunes montrent, à l'heure actuelle, une volonté de lutte qui gêne la politique des dirigeants du P.C.F. dont militants et sympathisants pensent qu'elle n'est pas adaptée à la situation. Très justement, une institutrice de l'Ardèche dans une lettre publiée dans « L'Humanité » du 13 octobre (à laquelle Jeanette Vermeersch ne répond pas véritablement) reproche au P.C.F. de ne pas faire tout ce qu'il devrait pour lancer une grande campagne contre la guerre africaine. Comme pendant les grèves, la direction laisse les militants à leurs propres initiatives, ne fait rien pour organiser, coordonner les efforts de chacun. Pas de politique d'ensemble pour la création urgente de Comités de quartiers, d'entreprises et d'un Comité National. Le 22 octobre, l'U.J.R.F. organisait une journée de lutte et de protestation. Qui s'en est aperçu ? Rien de sérieux n'a été fait, tant du point de vue de l'organisation et de la propagande, pour en assurer le succès. « L'Humanité », à part un article de Thomazo, est restée pratiquement muette pendant la période de « préparation » et n'a pas donné de compte rendu. Tous ceux qui verront là une carence du P.C.F. et de l'U.J.R.F. seront-ils aussi traités de « provocateurs » ?

Toute cette politique ne peut que porter préjudice aux travailleurs et aux soldats et encourager les visées des Poujadé, Juin et autres.

Depuis longtemps déjà, hélas, c'est une habitude ; la calomnie remplace la discussion.

Mais, pourquoi toutes ces méthodes indignes du mouvement ouvrier ?

Présentement, les raisons en sont faciles à discerner. Il faut se reporter aux déclarations de Krouchtchev, de Thorez, de Duclos, de Biloux et de Feix. L'orientation, c'est la politique de l'Union Française, cela au moment même où les peuples du Maghreb se mobilisent dans une lutte décisive pour obtenir leur liberté, non pas cette « liberté » dans le cadre de l'Union Française, naturellement désavantageuse pour eux ;

au moment même où des voix tunisiennes représentatives s'élèvent contre les conventions franco-tunisiennes.

Donner des perspectives, pratiquer une politique correcte de Front Unique, assurer une direction effective pour généraliser les mouvements de grèves, c'est s'aliéner une partie de la bourgeoisie française. Tenir compte de la dynamique profonde du mouvement en Afrique du Nord risque d'avoir le même résultat. La politique de « l'Union Française », la politique du morcellement des grèves, ne sont que deux aspects d'une seule et même politique, celle de tentatives pour aboutir à la collaboration avec une aile de la bourgeoisie au mépris des aspirations des travailleurs et des peuples coloniaux.

Bien que Pierre Courtade dans « L'Humanité » ait affirmé le contraire, la direction du P.C.F. considère que « l'esprit de Genève » doit s'étendre aux rapports entre les bourgeois et les prolétaires, entre l'impérialisme et les peuples asservis. Et voilà pourquoi « L'Humanité » sera obligée encore plus d'une fois de dénoncer comme des « provocateurs » chaque jour plus nombreux, ceux qui ne veulent pas pratiquer la « détente » et « l'esprit de Genève » à l'égard de la bourgeoisie de leur propre pays.

R. MERLIN.

## "L'autocritique attendue" de Lecœur

Dans les 70 pages de la brochure de Lecœur qui vient de paraître, on trouve à la fois des ragots de concierge, des informations qui donnent des indications sur le fonctionnement de l'appareil du P.C., et — dans les quelques pages de la fin — un certain nombre d'opinions d'ordre politique. Le tout fait la plus pénible impression. Il est impossible d'y trouver une certaine cohérence de pensée. Quelques phrases ou quelques alinéas sur un sujet, puis on ne sait comment on en arrive à un autre sujet. Cela témoigne, visiblement, du très pauvre niveau intellectuel de Lecœur, d'un cerveau au-dessous de la moyenne, d'un homme qui, de lectures mal digérées, s'est cru capable de tout aborder.

Lecœur reproche à Thorez son système de sélection de l'appareil du Parti communiste. La preuve la plus accablante, Lecœur la donne involontairement par sa brochure même. Il ne faut pas oublier que Lecœur a été le secrétaire d'organisation de ce Parti, désigné par Thorez ! Comment cela a-t-il pu se produire ? Sans aucun doute, il avait montré du cran dans l'action. Mais, sur le plan intellectuel, on ne lui a rien demandé d'autre que de répéter ce qui venait d'en haut ; et il le faisait avec plus de violence que les autres parce qu'il pensait moins que quiconque. Lecœur c'est vraiment développé à l'extrême le produit du système stalinien de sélection de l'appareil.

A côté de cette conclusion essentielle qu'on peut tirer de cette brochure, bornons-nous à quelques remarques.

Lecœur persiste sur les infamies prononcées à l'égard de Marty pour son exclusion. Il écrit même qu'il y a un accord Marty-direction du P.C. sur la base suivante : tu parleras de divergences politiques profitables aux trotskystes, etc., et nous nous tairons sur ton triste passé. On ne sait trop que dire sur une telle « découverte ».

Au sujet des opinions politiques qui sont à la fin de la brochure, le seul intérêt qu'elles ont, c'est qu'elles sont symptomatiques de certains problèmes qui préoccupent les militants communistes (démocratie du Parti, Internationale ouvrière, front unique avec le P.S.) ; ce qu'en dit Lecœur est à son niveau intellectuel.

Duclos a, dans l'*Humanité*, fait un long article sur la brochure de Lecœur. Le sujet n'était pas très stimulant. Mais Duclos a réussi à se mettre tout à fait au niveau de son sujet.